



MEILLEURE RÉALISATION
WORLD CINEMA DRAMATIC
sundance
film festival 2020

Rosine **70**
Festival
International du Film
de Berlin
Generation
MENTION SPÉCIALE DU JURY

MIGNONNES

UN FILM DE MAIMOUNA DOUCOURÉ

BAC au BÉN
productions présente



Internationale
Filmfestspiele
Berlin
GENERATION

MIGNONNES

UN FILM DE MAÏMOUNA DOUCOURÉ

France - 2019 - 1h35

SORTIE LE 19 AOÛT

Matériel téléchargeable sur www.bacfilms.com

DISTRIBUTION



9, rue Pierre Dupont - 75010 Paris
Tél. : 01 80 49 10 00 - contact@bacfilms.fr

RELATIONS PRESSE

Hassan Guerrar
H. Elégant
Julie Braun
64, rue de Rochechouart - 75009 Paris
Tél. : 01 40 34 22 95 - julie@helegant.fr



Bac Films



Bac Films



#Mignonnes



SYNOPSIS

Amy, 11 ans, rencontre un groupe de danseuses appelé : « Les Mignonnes ». Fascinée, elle s'initie à une danse sensuelle, dans l'espoir d'intégrer leur bande et de fuir un bouleversement familial...

ENTRETIEN PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-CLAIRE CIEUTAT

MAÏMOUNA DOUCOURÉ

SCÉNARISTE ET RÉALISATRICE

Quelle est votre trajectoire, Maïmouna ?

J'ai toujours été amoureuse du cinéma et du théâtre, et surtout des histoires et des contes. Petite fille, j'ai vu beaucoup de films, dont des films d'horreur avec mes grands frères, et j'adorais les frissons que cela pouvait me procurer. J'ai d'abord eu envie d'être actrice, puis d'écrire des histoires, mais j'ai aussi grandi avec l'idée que le monde du cinéma était inaccessible. Ma mère était persuadée que cette industrie était destinée « aux autres ». Nous, nous étions trop noirs, trop pauvres, trop banlieusards. Et tout ce que je voyais à la télévision ou dans le cinéma français lui donnait raison. Je me suis alors interdit de rêver !

Et je ne sais pas si c'est le destin, mais, dès l'école primaire, je suis tombée sur des enseignants qui utilisaient le cinéma et le théâtre dans leur pédagogie. Cela m'a toujours suivie, jusqu'à la fac où, parallèlement à mes études de biologie, je faisais du théâtre et j'écrivais des scénarios. Un jour, j'ai participé à un concours de scénarios et là – incroyable ! – je faisais partie des lauréats. On m'a donné trois mois pour réaliser le film. À ce moment-là, je n'avais plus le temps de me questionner. Les fameux « Est-ce possible ? En suis-je capable ? » n'avaient plus leur place. Là, maintenant, il fallait que je saute dans le vide. Avec ce premier film, j'ai enfin pris confiance en moi.

Puis j'ai réalisé *Maman(s)*, mon premier court-métrage professionnel avec Bien ou Bien Productions sur la polygamie vue par les yeux d'une petite fille noire en France et inspiré de ma propre vie.

Jamais je n'aurais pu imaginer que ce film allait connaître cette trajectoire : il a été sélectionné dans plus de 200 festivals dans le monde, a remporté plus de 60 prix, dont le Prix international à Sundance, le Grand Prix au Festival de Toronto et le César du meilleur court-métrage en 2017.

Le récit de *Mignonnes* adopte, comme dans *Maman(s)*, le point de vue d'une préadolescente. Le visage d'Amy, votre héroïne, est comme un écran dans l'écran, sur lequel se lit la violence du monde qui l'entoure....

Mon court et mon long-métrage sont assez différents, mais ils ont en commun ce point de vue à hauteur d'enfant. J'aime dire aux spectateurs à qui je présente mon film que j'ai à cœur qu'ils puissent se mettre dans la peau d'une petite fille de onze ans le temps de la projection. Je souhaite qu'ils puissent sentir sa respiration, son pouls, son cœur qui bat. Je ne veux pas qu'on l'observe à distance ou qu'on la juge. C'est le défi émotionnel du film : créer un lien presque fusionnel entre le spectateur et mon personnage principal. Passer par le cœur pour atteindre l'esprit.



Amy est tiraillée entre deux cultures, à un âge où il est difficile de trouver ses repères et sa propre identité...

C'est quelque chose que j'ai vécu et dont je me suis inspirée pour le film. Mes parents sont d'origine sénégalaise et, étant enfant, j'ai souvent été tiraillée par ma double culture. Avec mes neuf frères et sœurs, mes deux mamans et mon père, dans notre petit appartement parisien, c'est sûr qu'on ne ressemblait pas vraiment aux autres familles.

Puis, toujours entre ma culture sénégalaise et occidentale, est venue la question de comment devenir une femme. Une question qui m'a longtemps hantée. D'ailleurs, moi, à onze ans, mon rêve était d'être un garçon. Je n'avais rien contre ma féminité, mais j'avais juste l'impression que la vie serait plus juste. Car, autour de moi, j'ai observé beaucoup d'injustices que vivaient les femmes. Je pense que c'est une révolte qui m'anime encore aujourd'hui pour créer.

D'une certaine manière, mon personnage, dans *Mignonnes*, est tiraillé entre deux oppressions féminines. Celle que s'inflige sa mère en acceptant la polygamie et une autre qu'elle trouve en allant à la recherche d'une supposée liberté, dans laquelle elle se perd.



Prise dans ce double mouvement, Amy revêt des atours très changeants : elle peut apparaître enfantine, puis avoir des allures de femme assumée ou ressembler à un petit robot dans son costume de scène. Ces multiples images de soi sont aussi prises dans les mailles des réseaux sociaux...

J'aime beaucoup les personnages obsessionnels au cinéma. Amy en est un et peut, de ce fait, devenir un peu robotique quand elle perd pied.

C'est l'histoire d'une petite fille qui grandit trop vite et qui va arriver à un point de rupture, de déchirement. Son corps et son esprit vont lui dire stop et lui demander de prendre le temps de grandir. S'il y a un message dans le film, c'est celui-ci.

Car, à l'origine de ce projet, il y a une fête de quartier lors de laquelle j'ai vu de très jeunes filles danser sur scène de façon si lascive que je n'en revenais pas. Elles étaient sensuelles, alors qu'elles n'avaient que onze ans ! Dans l'assemblée, il y avait des mamans africaines, d'autres voilées, j'assistais là à un véritable choc des civilisations !

Pendant un an et demi, j'ai traîné dans des parcs, des écoles et des centres associatifs pour recueillir les histoires de petites filles. J'en ai rencontré des centaines ; je les ai enregistrées, parfois filmées, et de là est né le scénario de *Mignonnes*.

Dans *Mignonnes*, je filme ce passage très délicat et transitoire de l'enfance à l'âge adulte, où l'on tient dans une main une poupée et dans l'autre une cigarette pour faire comme les grands.

Le twerk, cette danse sensuelle faite de déhanchés provocants que pratiquent les jeunes filles de *Mignonnes*, crée un décalage avec leur corps en transition. Il y a là comme un hiatus frappant et très cinématographique...

La danse est un prétexte, car il fallait passer par le corps et son expression, pour filmer cet âge transitoire où le corps de la jeune fille se métamorphose et engendre de multiples questionnements, et parfois aussi un rejet de sa propre image. Bien sûr, ces très jeunes filles ne se rendent pas compte du message qu'elles renvoient en dansant et s'exposant ainsi.

De mon point de vue, l'attitude provocante de certaines, qui ont l'air émancipé, est liée à un besoin d'amour. Les réseaux sociaux viennent compliquer la donne, car chaque « like » reçu engendre une décharge de dopamine et a contrario, l'absence de plébiscite suscite une baisse de l'estime de soi. Tout cela est préoccupant, et nous sommes tous impliqués par ces mécanismes aujourd'hui.

En faisant des recherches, j'ai réalisé que plus une femme s'expose de façon sexy sur les réseaux sociaux, plus elle est « aimée ». J'ai vu des profils tellement choquants, dont une jeune fille de quinze ans qui tient des poses ultra-suggestives en string et qui est suivie par près 400.000 abonnés !

Il y a aussi eu le phénomène dans le collège de Mios, en Gironde, où les élèves de sixième regardent des vidéos porno et essayent de reproduire ce qu'ils voient en s'enfermant dans les toilettes.

Je pense qu'aujourd'hui, ça devient difficile de ne pas ouvrir les yeux sur ce phénomène. Ce film est un cri d'alarme. Quels outils donne-t-on à nos enfants pour se construire ?

D'où viennent vos jeunes comédiennes et comment avez-vous travaillé avec elles autour de ces allures changeantes ?

Nous avons fait un casting sauvage de six mois, lors duquel nous avons rencontré 700 petites filles. Nous avons trouvé Fathia Youssouf, qui joue Amy, à la toute fin du casting, alors que j'étais en train de désespérer de trouver la perle rare. Le jour où nous l'avons trouvée, j'en ai pleuré de joie ! Pour aider mes comédiennes à trouver leur personnage, j'ai fait correspondre chacune des « mignonnes » à un animal donné : un chien

pour Coumba, un ours très ancré au sol pour Jess, ou un serpent sensuel et prêt à mordre pour Angelica...

Pour Amy, au début du film, par exemple, je lui disais que son personnage était un chaton chétif, fragile, seul au monde, ce qui l'aidait à trouver une attitude et un regard courbés, délicats. Au fur et à mesure, je lui disais que ce chaton allait devenir un chat, puis qu'il allait se transformer en panthère noire. Cette méthode lui a permis de s'y retrouver dans les séquences, car nous ne tournions pas dans l'ordre.

En outre, il y a eu un gros travail de préparation avec l'ensemble des actrices. Je leur ai beaucoup raconté l'histoire, car je ne donne jamais le scénario à mes acteurs enfants par peur de l'effet « récitation de poésie ».

J'aime bien aller chercher une forme de spontanéité. Les dialogues étaient écrits, mais certains viennent d'elles. Nous avons beaucoup travaillé la justesse ensemble. Il fallait qu'elles lâchent prise, qu'elles soient dans le moment présent. J'ai fait en sorte que tout le tournage soit comme une aire de jeux pour elles. Nous avons créé ensemble un code de communication, qui rendait efficace et ludique ma façon de les diriger sur le plateau. Elles se sont toutes parfaitement adaptées et une vraie complicité est née entre nous.

Quant à la danse, elles en avaient toutes fait, mais elles ont travaillé avec deux coachs pour trouver la sensualité et la maîtrise des gestes.

Nous avons aussi beaucoup échangé sur l'aspect psychologique pour qu'elles comprennent bien le message du film. Une psychologue a été présente tout au long du tournage pour les accompagner. Il m'importait beaucoup qu'on les protège, parce qu'elles sont encore très jeunes. Je suis très liée à elles encore aujourd'hui. Nous nous parlons tous les jours.

Dans le rôle de la mère d'Amy, vous retrouvez Maïmouna Gueye qui jouait la mère dans Maman(s). Elle est dotée d'une forte présence à l'image...

C'est une actrice incroyable, puissante. J'étais heureuse de ce qu'elle m'avait donné dans Maman(s). C'est une actrice qui n'a pas d'ego, qui est totalement au service du réalisateur. Elle me fait une confiance aveugle, tout est fluide avec elle. Elle se donne corps et âme dans un rôle, c'est un vrai bonheur.

A group of five diverse young women are walking along a set of railroad tracks in a wooded area. They are dressed in contemporary, casual clothing. The woman on the far left wears a light blue halter top and denim shorts. The woman next to her has red braids, wears a denim vest over an orange top, and brown shorts. The woman in the center has blonde hair, wears a black halter top and denim shorts. The woman next to her has long dark hair and glasses, wears a green top and denim shorts. The woman on the far right wears a bright green t-shirt with a bicycle graphic and the text 'This is not a bike', and blue jeans. The text 'CE FILM EST UN CRI D'ALARME. Quels outils donne-t-on à nos enfants pour se construire ?' is overlaid in white on the image.

CE FILM EST UN CRI D'ALARME.
Quels outils donne-t-on à nos enfants
pour se construire ?

Autre figure féminine marquante : la tante, qui incarne une sorte de personnage de conte intimidant et que joue la charismatique Mbissine Thérèse Diop...

C'est un personnage de conte, car le film en est un pour moi. Mbissine Thérèse Diop est la première actrice noire africaine ayant joué le rôle principal d'un long-métrage. C'était en 1966 dans *La Noire de...* d'Ousmane Sembène. Avoir cette actrice-là dans mon film était très puissant symboliquement pour moi. J'ai eu un énorme coup de cœur pour elle. Ce qu'elle dégage est très fort. C'est une actrice née, qui fait plein de propositions. Je l'ai beaucoup guidée à l'oreille sur le plateau. Je disais le texte, puis elle le répétait avec la puissance qui lui est propre. D'ailleurs, de façon générale, j'étais en phase avec mes acteurs. Dans les scènes de larmes, il m'arrivait de pleurer afin de leur transmettre l'émotion et de les faire pleurer à leur tour.

Les corps des femmes sont mis en valeur dans le film, ceux des femmes de la communauté sénégalaise, notamment...

Le corps féminin prend de la place à l'image parce que cela correspond au regard d'Amy. Étant elle-même en pleine transformation, elle y est très attentive. Les corps qui l'entourent l'obsèdent. Dans les années 2000, c'était la mode des gros seins ; aujourd'hui, c'est celle des fesses bombées. Lors de mes recherches, j'ai également rencontré certaines petites filles, à peine au collège, qui mettaient des culottes rembourrées pour avoir des fesses plus volumineuses !

Le regard d'Amy, qui se compare aux femmes et aux filles de son entourage, va finir par lâcher prise. Le plan final fait jaillir l'enfance résiduelle en elle. C'est une image de cinéma très libératrice !

J'avais envie qu'elle s'envole dans cette séquence ! Elle redevient enfant, tout en s'élevant. Pour moi, on sent à cet instant qu'elle a grandi d'une manière qui lui convient à elle, et qu'elle va continuer à grandir selon son propre tempo.

C'est un moment de légèreté bienvenue, car la violence et la cruauté jalonnent la trajectoire d'Amy, y compris au sein de son groupe de copines...

La violence est partout autour d'elle. Dans la comparaison entre les corps, dans les rapports entre les filles... Être inclus ou non dans un groupe, c'est une des grandes problématiques des préados.

Le père d'Amy est fantomatique. Pourquoi ne pas l'avoir fait apparaître à l'image, autrement que par sa voix au téléphone ?

Les hommes, d'une façon générale, sont très peu présents dans le film. Mais même si on ne le voit jamais, le père d'Amy est très présent, puisqu'il est au cœur de l'histoire et qu'on parle de lui tout le temps. Ne pas le montrer, justement, permet de le rendre encore plus important.

Mignonnes lorgne aussi occasionnellement du côté du fantastique. Lorsque apparaît la deuxième épouse du père, elle a des allures de spectre. Quant à la robe dans le placard, elle semble animée...

Je n'imaginai pas raconter l'enfance sans aborder tout son imaginaire : ses croyances, ses fantômes ou la cristallisation de ses peurs.

La seconde épouse est en blanc, tout d'abord parce que c'est un costume traditionnel, mais aussi, elle matérialise, dans ce plan, toutes les peurs d'Amy. Quant à la robe, elle symbolise la part de féminité qu'Amy veut rejeter à tout prix. Elle est le miroir de ce qu'Amy pourrait devenir. C'était donc important pour moi qu'elle devienne organique.

Parlez-nous de la séquence où les élèves tiennent une pose figée dans la cour du collège. Cela crée une « inquiétante étrangeté », un instant où le temps se suspend...

Cette séquence est inspirée des « Mannequin Challenges », ce jeu inventé aux États-Unis qui consiste à rester figé dans un mouvement. Les gens font ça au bureau, dans les écoles, puis la vidéo est postée sur les réseaux ; ça a un succès fou.

J'ai trouvé drôle de reproduire ce jeu dans une cour de récré de collège et de l'envisager cinématographiquement comme un arrêt sur image de notre époque.

Ce qui me faisait rire aussi, c'est le paradoxe induit par la scène : en général, on demande aux élèves d'être tranquilles, et lorsqu'ils le sont plus que jamais, la CPE panique !

Les couleurs de votre film sont saillantes et accrochent l'œil du spectateur. Comment avez-vous travaillé l'image de *Mignonnes* ?

J'ai réfléchi à mon image de sorte qu'elle soit en lien avec la représentation du monde que se fait mon personnage principal. Quand Amy est à l'extérieur avec ses copines, le monde est très coloré, solaire et lumineux. Et chez elle, les tonalités sont différentes et progressivement, l'image s'assombrit. Je voulais que les couloirs de l'appartement aient l'air de rétrécir au fur et à mesure du récit. Nous avons travaillé la lumière dans les intérieurs avec cette idée en tête. L'image est donc étroitement liée aux émotions et aux ressentis d'Amy.

Cet appartement est presque un personnage en soi...

J'adore la création des décors, car ils sont très significatifs. Ceux de *Mignonnes* ont été créés de A à Z. Rien n'a été laissé au hasard. La laverie, par exemple, a été construite intégralement. Mon équipe déco a fait un formidable travail. Ce lieu était important pour moi, et je tenais à ce que l'on trouve une machine à laver qui puisse abriter les deux jeunes filles, comme un cocon dans lequel elles se réfugient. Ça me faisait vibrer de me dire que nous avions fabriqué un décor unique au monde, qui ne fait que faire exister mes personnages de façon plus intense et plus vraie !

Pourquoi ce titre, *Mignonnes* ?

C'est en lien, bien sûr, avec l'âge de mes personnages, qui sont mignonnes car encore petites, mais ce titre est aussi ironique. Sont-elles si mignonnes que ça ?





BIOGRAPHIE

MAÏMOUNA DOUCOURÉ



Après des études de Biologie, Maïmouna se lance dans le cinéma suite à un concours de scénario qui lui permet de réaliser un premier film autoproduit. Elle écrit ensuite *Maman(s)*, une histoire à hauteur d'enfant, avec un soupçon autobiographique. Produit par Bien ou Bien Productions, le film est sélectionné dans près de 200 festivals à travers le monde et remporte plus de 60 prix, dont le prix international au festival de Sundance, le grand prix au festival de Toronto ainsi que le César 2017 du meilleur court-métrage.

En 2019, Maïmouna a été récompensée par le **Gold Fellowship Award** par l'Académie des Oscars. Maïmouna sortira en France avec Bac Films, son premier long-métrage *Mignonnes*, qui aborde le thème de l'hypersexualisation des pré-adolescentes. Un film qui a reçu en Janvier 2020 le **Prix de la Meilleure Réalisation** au Festival de Sundance ainsi que la **Mention Spéciale du Jury International** à la **Berlinale** (Génération). Le film sortira en salles le 19 août.

AMY Fathia YOUSOUF
ANGELICA Médina EL AIDI-AZOUNI
COUMBA Esther GOHOUROU
JESS Ilanah
YASMINE Myriam HAMMA
ISMAEL Demba DIAW
MARIAM Maïmouna GUEYE
LA TANTE Mbissine Thérèse DIOP
SAMBA Mamadou SAMAKÉ
CLEMENT W Bilel CHEGRANI
FRÈRE ANGELICA Jean-Paul CASTRO

Producteur ZANGRO
BIEN OU BIEN PRODUCTIONS
Scénario Maimouna DOUCOURÉ
Collaboration Alice WINOCOUR
Valentine MILVILLE
Nathalie SAUGEON
Réalisatrice Maïmouna DOUCOURÉ
1^{ère} Assistante Réalisateur Inès DE LA BÉVIÈRE
Continuité artistique Bénédicte KERMADEC - LSA
Casting Tania ARANA
Chorégraphe Julien COHEN
Noémie VICENTE
Directeur de Production Olivier SARFATI
Directeur de la Photographie Yann MARITAUD
Chef Opérateur du Son Clément MALÉO
Chef Décoratrice Julie WASSEF
Chef Costumière Valérie RANCHOUX-CARTA
Chef Maquilleuse Maëla GERVAIS
Montage Stéphane MAZALAIGUE
Mathilde VAN DE MOORTELE
Compositeur Niko NOKI

LISTES

ARTISTIQUE & TECHNIQUE

PROGRAMMATION

PHILIPPE LUX
01 80 49 10 01 / p.lux@bacfilms.fr

LAURA JOFFO
01 80 49 10 02 / l.joffo@bacfilms.fr

MARILYN LOURS
01 80 49 10 03 / m.lours@bacfilms.fr

MC4 ARNAUD DE GARDEBOSC
04 76 70 93 80 / arnaud@mc4-distribution.fr

